

CHAPITRE IV

CHARLEMAGNE (*Suite*)

Guerre d'Espagne. — Echee de Roncevaux. — Révolte de la Saxe. — Organisation du gouvernement laïque et ecclésiastique de Karle le Grand. — Capitulaires. — Création des royaumes vassaux d'Italie et d'Aquitaine. — Alcuin. — Restauration des lettres et des arts.

(778-782.)

I

Au printemps de 778, deux armées entrèrent en Espagne par les passages des Basses-Pyrénées et par ceux des Pyrénées-Orientales. Le roi Karle descendit par le *port* de Roncevaux. Ces deux armées frankes, « dont l'immense multitude faisait trembler toute l'Espagne », disent les *Annales de Metz*, se réunirent devant Saragosse, et se déployèrent sur les deux rives de l'Èbre, autour de cette ville, dans laquelle Ibn-el-Arabi avait promis de recevoir Karle. Mais ce wali ne voulut ou ne put remplir sa promesse : les portes de Saragosse furent fermées aux *infidèles*; les populations musulmanes de la vallée de l'Èbre et des provinces voisines coururent partout aux armes, à l'appel des walis de Huesca (*Osea*), de Lérida, et d'autres chefs fidèles à l'émir de Cordoue.

L'armée franke n'était pas préparée à entreprendre le siège de Saragosse : les vivres manquaient sans doute, et cette prodigieuse multitude avait déjà consommé les ressources du pays; peut-être



MORT DE HOLLAND

aussi les premiers bruits d'une rébellion saxonne parvinrent-ils dès lors à Karle. Quoi qu'il en soit, on traita : Karle renonça à occuper militairement Saragosse, et consentit à évacuer la contrée, moyennant une « immense quantité d'or » ; des otages lui furent livrés en garantie de vassalité par les walis de Saragosse, de Pampelune, de Jacca, et par quelques autres gouverneurs arabes, peut-être aussi par quelques chefs chrétiens de la Castille et de la Biscaye. Les légions frankes se replièrent sur Pampelune, en rasèrent les murs jusqu'au sol par ordre du roi, « afin que cette cité ne pût se révolter » ; puis elles rentrèrent dans les gorges des Pyrénées, par les vallées d'Engui, d'Erro et de Roncevaux, qu'une partie d'entre elles avaient déjà franchies, quelques semaines auparavant, pour entrer en Espagne.

La traversée, cette fois, ne devait pas être si heureuse ni si paisible. Des milliers de sauvages ennemis, tapis comme des loups affamés dans les bois épais, attendaient, du haut du mont Altabiçar, les bataillons qui montaient lentement de Roncevaux vers le *port* d'Ibayeta : c'étaient les Wascons d'Espagne et de Gaule. Toutes les haines amassées dans le cœur des *Escaldunac*, par leurs longues et malheureuses guerres d'Aquitaine, s'étaient réveillées avec fureur à la vue de la grande armée franke qui traversait leurs montagnes en triomphant appareil, et les braves de toutes les tribus de langue euscare étaient accourus au rendez-vous de l'Altabiçar.

Le roi Karle et le principal corps de l'armée franke atteignirent cependant le *port* d'Ibayeta, et redescendirent vers la vallée de la Nive et les terres de Gaule, sans avoir vu paraître un seul ennemi ; mais, quand l'arrière-garde, qui protégeait les bagages, et qui comptait dans ses rangs la fleur des leudes et la plupart des *palatins*, eut commencé de se déployer le long de l'étroit sentier qui serpente sur le flanc de l'Altabiçar, une avalanche de quartiers de rocs et d'arbres déracinés roula, avec un horrible fracas, du sommet de la montagne, broyant, écrasant ou entraînant au fond des précipices tout ce qu'elle rencontra.

Tout ce qui n'avait pas été balayé par cette effroyable tempête se rejeta en désordre au fond du val de Roncevaux, où les Wascons s'élançèrent après les Franks : là s'engagea une lutte atroce, implacable, une lutte d'extermination ; ni la discipline des Franks, ni leurs armes redoutables auxquelles ils avaient dû tant de victoires, ne les sauvèrent à cette heure : entassés les uns sur les autres dans l'étroite vallée, embarrassés par leurs heaumes, leurs hauberts, leurs pesantes haches et leurs longues lances, ils tombaient, sans pouvoir se défendre ni se venger, sous les javelines acérées des Wascons, qui perçaient les cottes de mailles comme si elles eussent été de laine ; leur courage ne leur servit qu'à mourir : « Là périrent Éghihard, prévôt de la table royale (ou sénéchal), Anselme, comte du palais, et Roland (*Hruodlandus, Rotlandus*), commandant (*præfectus*) de la marche de Bretagne, et bien d'autres. » La nuit vint, et la vallée rentra dans un silence qu'interrompaient seulement les plaintes des blessés et le râle des mourants : l'arrière-garde franke, « jusqu'au dernier homme », gisait dans le val et dans les gouffres qui l'entourent.

Tel fut ce combat de Roncevaux, dont le souvenir passa de génération en génération, dans des chants héroïques et funèbres, d'abord composés en langue tudesque, puis en langue romane, jusqu'à ce que l'épopée chevaleresque s'en emparât pour l'immortaliser en l'altérant¹. Toutes les chroniques contemporaines sont muettes sur cette catastrophe, à l'exception des deux ouvrages d'Éginhard (*la Vie de Charlemagne* et les *Annales*), qu'ont suivi le Poète Saxon et l'Astronome, auteur de la *Vie de Lodewig le Pieux* (Louis le Débonnaire). Le mélange de réserve et de tristesse avec lequel Éginhard raconte ce désastre en révèle assez la gravité : « Le souvenir de cette blessure », dit-il, « obscurcit grandement dans le cœur du roi la joie des succès obtenus en Espagne. » Il est plus

1. Voyez à l'appendice, *Eclaircissement*, I.

aisé de sentir que d'exprimer la douleur et la colère de Karle, qui n'avait pu secourir et qui ne put venger ses compagnons d'armes : les bandes wasconnes s'étaient dispersées sur-le-champ à la faveur des ténèbres, et avaient disparu, avec leur butin, à travers les gorges et les forêts impénétrables de la montagne : il eût fallu, pour les rejoindre et les punir, fouiller, avec le fer et le feu, les hautes vallées des deux Wasconies, où elles avaient caché les dépouilles des Franks, et n'épargner ni le temps ni les hommes à cette œuvre ; or, Karle était trop impérieusement rappelé vers le Nord par les intérêts les plus pressants.

Après avoir réglé les affaires d'Aquitaine, de façon à mettre ce pays en défense contre les incursions des Basques et des Arabes, et y avoir établi partout des évêques et des comtes de race franke (entre autres Aimon, comte d'Albi, père des *quatre fils Aimon*), le roi se retourna contre les Saxons, qui avaient repris les armes à l'appel de Witikind et saccagé les terres frankes d'outre-Rhin. Cette fois il traversa victorieusement leur pays tout entier, jusqu'à l'endroit où la Hohre se jette dans l'Elbe : c'était la limite des Saxons et des Slaves. Les envoyés des Slaves-Wendes se rendirent là auprès du monarque des Franks, qui « s'occupa de régler les choses tant des Saxons que des Slaves qui habitent les deux rives du fleuve », et établit en ce lieu une forteresse ou camp retranché (*castra stativa*). Une multitude de Wendes et aussi beaucoup de Frisons encore païens furent baptisés. Tout paraissait soumis en Saxe, et, pour la première fois, Karle essaya d'y organiser régulièrement le christianisme : il partagea le pays entre des évêques, des prêtres et des abbés, afin qu'ils l'habitassent et y prêchassent la foi, les biens des chefs rebelles furent donnés sans doute aux nouvelles églises (780).

II

Ces heureux événements effacèrent l'impression de la guerre d'Espagne : Roncevaux n'avait été qu'un accident terrible, qui ne réagit point sur la puissance intérieure du roi des Franks, et c'est, au contraire, à cette époque que paraît avoir appartenu la réalisation des plans administratifs de *Charlemagne*. Du moins, le premier capitulaire important que nous possédions est daté de 779 : en même temps que Karle s'efforçait d'en finir avec le paganisme saxon, et qu'il projetait de donner une constitution nouvelle à l'Aquitaine et à l'Italie, il tentait dans le royaume des Franks le plus vigoureux essai de reconstruction politique qui eût surgi en Occident depuis la chute de l'Empire Romain, et s'efforçait de faire sortir la centralisation de l'excès même du désordre et de l'anarchie. Dans tout ce qui ne touchait point aux passions guerrières ou religieuses, dans la vie civile, dans les rapports sociaux, régnait un égoïsme effréné : les petits étaient éloignés de tout intérêt un peu général par leur condition précaire et misérable; les riches et les forts, par leur soif d'indépendance et leur impatience de tout lien.

Les hommes libres (*rakimbours, rakin-burys*), les *jurés*, comme nous dirions aujourd'hui, n'allaient plus aux assemblées judiciaires des comtes ni des centeniers, abandonnaient avec insouciance le droit précieux de juger leurs pairs, et se soustrayaient par la force quand ils le pouvaient, aux amendes infligées aux absents par les magistrats, qui multipliaient les convocations afin de multiplier les amendes. Karle réduisit à trois par an le nombre des mâls locaux auxquels les hommes libres pouvaient être convoqués, et pour assurer en tous cas l'administration de la justice, institua les *skepen* (*scabini, échevins*), magistrats subalternes, à la nomination du comte dans le comté, du centenier dans la *centaine* : les *skepen*

devaient assister le comte ou le centenier, et juger les procès, soit seuls, soit avec les hommes libres, quand il s'en présenterait pour participer aux jugements; les *skepen* devaient toujours être au moins sept. Ceci fut appliqué aux populations *romaines* comme aux populations barbares.

La désorganisation n'était pas moindre dans les élections ecclésiastiques que dans les assemblées judiciaires : l'absence d'esprit public et de moralité éclairée parmi les clercs et le peuple n'avait pas moins contribué que les usurpations royales à ruiner la vieille liberté des élections. Karle, sans nier le principe des libres élections, s'empara des choix par le fait, non plus, comme les rois mérovingiens, pour vendre les évêchés et les abbayes au plus offrant ou les jeter au plus servile, mais pour en faire la récompense du mérite et du travail : la plupart des évêques et des abbés sortirent d'entre les clercs de sa chapelle royale. Toute vie intellectuelle et politique fut attirée au palais, et rayonna de ce centre dans les diverses régions du royaume : les comtes ne sortirent pas tous de la cour comme les prélats; le roi fut souvent obligé de subir les influences locales à cet égard; mais il créa une institution admirablement propre à maintenir les comtes dans le devoir, et à rallier toutes les parties de l'état au centre : ce furent les fameux *missi dominici*, ou *commissaires du prince*, clercs ou laïques, qui parcouraient sans cesse les provinces, et exerçaient une haute surveillance sur les comtes et autres officiers royaux, sur les vassaux ou bénéficiaires, et sur les prélats eux-mêmes, « corrigeant ce qui était à corriger, ou déférant au prince ce qu'ils ne pouvaient corriger par eux-mêmes ».

L'institution entièrement nouvelle des *missi* fut la cheville ouvrière du gouvernement de *Charlemagne*. Elle n'eût pas suffi toutefois, si les magistrats locaux n'eussent correspondu avec le souverain que par l'entremise de ces commissaires, et qu'ils n'eussent été appelés périodiquement auprès de lui pour recevoir ses encouragements ou ses réprimandes, et s'animer de son esprit. Le roi Karle établit donc deux